

Casse

France

Réalisation : Nadège Trebal

Production : Maïa Cinéma, HVH Films, Néon Productions, 2013

Distribution : Shellac

87 min

A voir le lent travelling qui explore des rangées de voitures, on pourrait se croire chez le Godard de *Week-end*. Pourtant, le rassemblement des véhicules et leur immobilité ne sont pas dus à l'affluence du départ à la campagne, mais à leur vétusté. Ce cimetière de l'industrie automobile fonctionne comme la réalité inversée d'un concessionnaire : même multitude des carrosseries à la différence près que celles-ci sont privées de leur fonction première, se déplacer. En choisissant d'installer sa caméra plusieurs semaines durant dans une casse libre service d'Athis-Mons, Nadège Trebal filme les imposantes carcasses devenues inutiles : leur foisonnement évoque le processus de désindustrialisation d'un pays, mais aussi la façon dont notre société considère ce qui devient hors d'usage.

Dans cette casse libre service, les amateurs peuvent acheter une pièce dont ils ont besoin, ou bien la payer à un moindre coût s'ils vont eux-mêmes la prélever sur le parc de véhicules stationnés là. Les professionnels, payés à la pièce par la casse, voisinent avec les mécanos du dimanche, dont certains viennent en famille, comme ils se rendraient au centre commercial.

Pour la réalisatrice, il s'agissait de regarder des hommes pour lesquels être filmés représente à ce moment-là l'événement le moins important. Saisis en plein travail, ils sont pris dans une forme d'indisponibilité imposée par la précision et la concentration que requiert leur activité. L'insistance du regard, aussi patient que le sont les mains des mécanos, confère de la noblesse à un travail pour lequel le manque de considération peut trouver plusieurs raisons : sa nature manuelle, sa dimension de récupération reléguée à la périphérie d'une société dont la tendance est à la consommation immédiate ; enfin, la tombée en déshérence de cette activité qui ne se transmet plus d'une génération à l'autre.

Prendre le temps de faire des plans longs et conserver l'intégrité de la prise au montage, c'est accorder de l'attention au travail qui est fait, en respecter la durée, les gestes. C'est aussi respecter la dramaturgie de cette tâche dont l'indispensable persévérance peut se voir réduite à néant en une fraction de seconde. Ainsi naît un véritable suspense dans la lutte de l'homme contre la machine comme lorsque un groupe de jeunes gens s'échine avec application à démonter un pare-brise qui finira par se fendre. Plus heureuse, l'issue de l'extraction d'une vitre par deux amateurs peu confiants qui prennent conseil auprès de professionnels avant de repartir en portant fièrement le précieux morceau de verre acquis à force de constance et de chance.

La pratique de la mécanique s'est perdue, et les anciens regardent avec une pointe de mépris leurs successeurs qui ne se sont pas approprié ce savoir-faire. Si la transmission ne s'opère plus d'une génération à l'autre, c'est en grande partie parce que la société française a

changé. La fin de l'ère florissante de l'industrie automobile qui avait généré une vague d'immigration depuis le Maghreb, a créé des ouvriers dont la compétence se voit marginalisée au même rythme que les véhicules qu'ils ont construits deviennent obsolètes. Les délocalisations des usines de construction accentuent la paupérisation des ouvriers automobiles.

Les témoignages recueillis dans la casse tracent un portrait de l'immigration, à travers des récits qui racontent aussi bien le voyage d'arrivée en France que le constat avec plusieurs décennies de recul, de la difficulté de l'intégration comme cet homme qui raconte comment il est venu de Tunisie en 1972 avec cinq francs en poche pour devenir maçon et qui dit son inquiétude pour ses filles, dont l'une, après un cursus long d'études de droit « travaille caissière ». Ils tracent également un portrait de la précarisation d'une partie de la société dont la survie ou le mode de consommation restent attachés à la récupération, à contre-courant d'une population qui s'habitue à l'obsolescence de plus en plus rapide des objets et pour qui la connaissance du matériel se limite à son usage.

Entre la focalisation sur les gestes et l'attention portée au récit des vies des mécanos, la cinéaste s'engage dans une recherche de l'échantillon humain, travail qui exige autant de patience, d'intuition, de technique que la quête de la bonne pièce en mécanique. La fluidité des mouvements de caméra qui viennent caresser les carrosseries nous dit la posture de séduction dans laquelle se place la jeune femme face à ces hommes *a priori* peu enclins à l'accueillir, et ce qui, de son propre aveu, a contribué à la faire accepter dans ce monde clos presque exclusivement masculin, c'est d'avoir poussé elle-même la lourde caméra pour les longs travellings, créant ainsi une forme de communauté entre la dimension artisanale de la mécanique et celle du cinéma.

Raphaëlle Pireyre

Extrait de *Images documentaires* n°80 (2014)

Ne peut être reproduit sans l'autorisation de la revue